

Des deux côtés du mur

PHOTOS Une exposition au Musée d'ethnographie de Neuchâtel montre les images d'un jeune photographe israélien. En noir et blanc, il documente l'absurdité de cette construction. Un travail sensible et indépendant

Par
Jean-Luc Wenger

Côté israélien du mur de sécurité, on vit dans la crainte des attentats suicides. Côté palestinien, on subit les affronts quotidiens de cette prison à ciel ouvert. Hier encore, un attentat suicide a fait trois morts dans une boulangerie d'Eilat, dans le sud d'Israël. Comme photographe pour l'agence de presse Reuters, Oded Balilty aurait dû couvrir cet événement. Mais les images qu'il expose au MEN (Musée d'ethnographie de Neuchâtel) jusqu'au 18 mars vont au-delà de l'actualité tragique de la région.

Depuis 2002, Oded Balilty suit l'érection de la barrière, pour l'agence bien sûr, et en couleurs. Mais aussi pour lui, dans ses moments de loisir. Ces images-là sont en noir et blanc, toujours. Au MEN, il a commenté ses images, toutes liées à un souvenir extrêmement précis. «C'est ici que j'ai été blessé, dit le photographe, une balle perdue».

Sur un autre cliché, un manifestant palestinien meurt, une balle dans la tête. «Je me trouvais à deux mètres de lui», note sobrement le jeune homme. Une femme en pleurs, des maisons dé-

truites, la vie quotidienne dans l'objectif d'Oded Balilty est faite de drames. Mais pas seulement. Tous les vendredis, dans le village de Bil'in, Palestiniens et Israéliens manifestent contre le «mur de l'apartheid». Des deux côtés de la construction, des pacifistes se réunissent. «Les policiers sont les mêmes, tout le monde se connaît».

La face cisjordanienne

Dans le foyer du musée, un minilabyrinthe symbolise la peur de l'autre. Des photos se font face, se renvoient les thèmes. L'exposition «Along The Lines» se prolonge par un beau livre du même nom. La galerie Coalmine, à Winterthur, avait exposé les clichés d'Oded Balilty. Sa directrice cherchait une étape en Suisse romande pour ce travail qu'elle défend. Elle connaissait le MEN et, très vite, le conservateur Marc-Olivier Gonseth accepte, frappé par la force et la cohérence de ces images. «En dehors des photos de presse quotidienne, il existe peu de représentation du mur, estime-t-il. Et il le fait de manière décalée, avec une certaine distance».

La vision de la barrière côté palestinien est rare, les abords côté israélien plus accessibles. «Avoir les deux faces donne une

impression plus neutre, plus indépendante», relève Marc-Olivier Gonseth. Car finalement, les souffrances sont semblables. «On oublie parfois que les conséquences économiques de la construction du mur sont aussi importantes pour les Israéliens», explique Oded Balilty.

«Une cicatrice»

Né en 1979 à Jérusalem, il refuse, à 18 ans, d'effectuer son service militaire. En remplacement, il a la chance d'être formé comme photographe. En 2001, il entre à l'agence Zoom 77 et commence, l'année suivante, à travailler pour Associated Press (AP) dans sa ville natale. Il couvre, notamment, la seconde intifada. En Suisse, ses photos sont distribuées par l'agence Keystone.

Au travers de son regard neutre, il s'attache à montrer cette «cicatrice balafrant le paysage». Oded Balilty illustre l'absurdité du mur zigzaguant entre les rues, les maisons et les trottoirs de Cisjor-

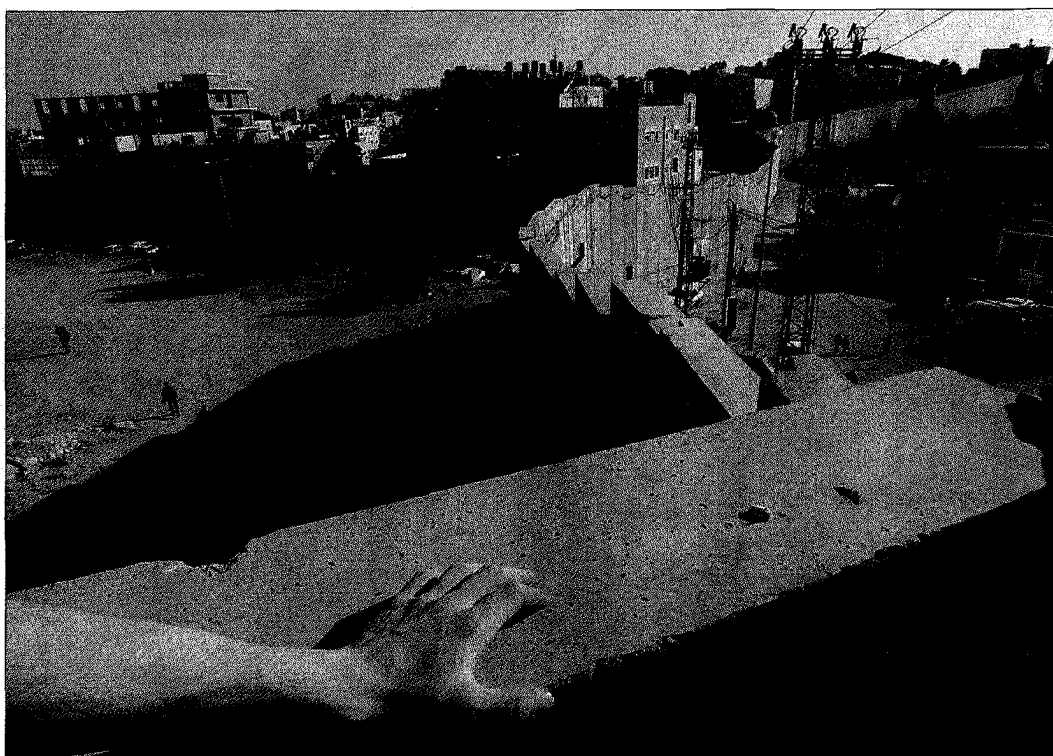


danie. Le serpent de béton n'intéresse pas le photographe, les êtres humains qui

tendent de vivre dans ses parages oui. /JLW

graphie, du mardi au dimanche de 10h à 17h, jusqu'au 18 mars

Neuchâtel, Musée d'ethno-



A Abou Dis, dans la périphérie de Jérusalem, le mur était achevé en décembre 2005. Ce serpent de béton culmine à huit mètres de haut et zigzague sur 749 kilomètres. PHOTOS SP-BALILTY



Trois générations de Palestiniens au pied du mur, à Abou Dis, du côté cisjordanien. Pour Oded Balilty, cette image symbolise la vie quotidienne qui se poursuit malgré tout.